

fenêtre à la vitre fendue. Ou bien d'un rideau en lambeaux, à travers lequel filtrent les résidus d'une lumière qui, ne cessant d'agoniser tout au long du jour, parvient encore, à cette heure tardive, à se faufiler dans la pièce depuis la cour crasseuse d'un taudis des bas quartiers. L'homme est étendu sur un lit affaissé. Il porte des vêtements coûteux, ou du moins qui paraissent l'être dans cet endroit miteux. De même sont allongés un Chinois, un lascar à la longue barbe blanche et une femme à l'air hagard (leurs habits, à la coupe hasardeuse, sont plus élimés). Les deux premiers sont endormis, ou seulement à moitié éveillés, comme frappés de stupeur, tandis que la troisième attise une sorte de pipe pour essayer de l'allumer. Elle la protège de sa main squelettique, dirigeant son souffle sur l'étincelle rouge.

TABISH KHAIR

à propos d'un thug





NOTE DE L'AUTEUR

Mes remerciements à Isabelle Petiot, Sébastien Doubinsky, Mita Kapur, Simon Frost, Dominic Rainsford, Pankaj Mishra, V. K. Karthika, Anne Sophie Haahr Refskou, Aamer Hussein, Neelini Sarkar et Shantanu Ray Chaudhuri.

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Apaiser la poussière

Titre original : *The Thing about Thugs*, Fourth Estate, New Delhi, 2010

© Les Éditions du Sonneur, 2012, pour la présente édition

ISBN : 978-2-916136-46-2

Dépôt légal : avril 2012

Conception graphique : Anne Brézès, Sandrine Duvillier

Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

TABISH KHAIR

à propos d'un thug

Traduit de l'anglais (Inde) par Blandine Longre



*À la mémoire d'Anny Ø. Jensen
et de Meenakshi Mukherjee,
ainsi que pour Poul Einar Jensen :
parce que les histoires nous survivent.*

*« ... puisque l'histoire te consacre à peine
Quelques lignes, j'ai ainsi eu tout le loisir
De te façonner à mon idée... »*

C. P. CAVAFY, *Césarion*, 1916-1918

« L'homme qui se tenait devant moi dans cette salle d'hôpital était un beau spécimen du type asiatique : trapu et de taille moyenne, les cheveux brun foncé et le regard limpide, à peine surligné de noir. Il avait une moustache effilée et portait un turban un peu lâche ; vêtu d'une kurta et d'un pyjama brodés plutôt sales, il allait pieds nus, soit parce qu'il n'avait pas de pantoufles, soit parce qu'il les avait ôtées avant d'entrer dans le bâtiment, selon la coutume de ces régions. Il appartenait manifestement à une caste supérieure, car son teint était clair ; en Europe, il aurait même pu passer pour italien. Mais cet individu n'était nullement un enfant du siècle des Lumières. Non, les divinités qu'il vénérât étaient différentes. Sa religion était la terreur ; sa déesse était effroyable. Depuis le berceau, on lui avait inculqué à voler, à assassiner et à terroriser. Devant moi se tenait enfin, aimable lecteur, l'un des hommes les plus craints de l'Inde, un praticien acharné de la terreur, du meurtre et de la duplicité : un thug. »

WILLIAM T. MEADOWS, *Notes à propos d'un thug :
caractère et circonstances*, 1840

*« Mais, petite souris, tu n'es pas seule
À prouver que la prévoyance est parfois vaine :
Les projets les mieux conçus des souris et des hommes
Souvent tournent court... »*

ROBERT BURNS, *À un mulot*, 1785

THUG : membre d'une secte active en Inde du XIII^e au XIX^e siècle, adorateur de Kali – aussi appelée Bhowani –, déesse du temps, de la mort et de la délivrance, mère destructrice et créatrice, qui incarne dans l'hindouisme l'aspect féroce de Devi, la déesse suprême. Le thugisme était une confrérie parfaitement organisée, un culte héréditaire, dont les membres étaient aussi bien musulmans qu'hindous, et pratiquaient le vol et le meurtre par strangulation, actes qu'ils considéraient comme des rituels religieux. À partir des années 1830, l'administration britannique entreprit de lutter contre la secte, une purge sévère qui mena à des centaines d'arrestations et d'exécutions, et à la disparition de la secte dans les années 1870. De nos jours, l'ampleur du thugisme est parfois remise en cause, certains historiens jugeant que l'existence d'une secte thugiste opérant à grande échelle aurait été en partie le produit d'un fantasme entretenu par les colons britanniques.

Tous les termes d'origine étrangère en italique dans le texte français ont été conservés tels qu'ils apparaissent dans le texte original, selon le souhait de l'auteur. Ils figurent dans le glossaire situé en fin d'ouvrage, quand ils ne font pas l'objet d'une note de bas de page.

En guise de remerciement

Les fantômes sont blancs, dit-on. Comme la maison dans laquelle débute cette histoire : ainsi que toute histoire, celle-ci a débuté ailleurs. Dans une maison dont l'allée était couverte de graviers rougeâtres, avec des parterres de roses étiolées, des bosquets où poussaient oranges amères et mangues charnues ; une maison blanche et fantomatique, à Phansa.

Phansa est une petite ville misérable de l'État du Bihar, une ville ancienne. Elle est mentionnée dans les Puranas*, preuve qu'elle est plus ancienne que Jésus, mais en aucun cas plus célèbre. À l'instar de toute ville ancienne, elle est emplie... non, ni de temples, ni de mosquées, pas davantage de forteresses, mais d'histoires.

La maison blanchie à la chaux est vieille elle aussi et, elle aussi, emplie d'histoires. De quoi d'autre, hormis d'ombres et d'histoires ? Car les ombres s'ajoutent aux histoires, aussi sûrement que les histoires surgissent des ombres.

De même, il existe des histoires à l'extérieur de cette demeure. On les perçoit dans les sentiers étroits qui sinuent entre les rosiers mal entretenus et les dahlias, les lis et les chrysanthèmes saisonniers, lesquels s'étendent sur tout un pan de mur de la maison ; dans l'al-

* Recueils parfois encyclopédiques de la littérature indienne, mêlant mythologie, religion et philosophie, composés avant notre ère pour certains. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

lée de cailloux rouges ; à l'arrière, dans le bosquet d'arbres fruitiers – mangues, goyaves, oranges, grenades ; dans l'immense jacquier, dans le margousier et parmi les buissons sans nom qui ont empiété sur ce territoire, croissant sans cesse au fil des années. Mais ce sont les histoires qui se trouvent à l'intérieur de la maison qui m'intéressent ici. Ce sont ces histoires, piégées dans une bâtisse dont les ombres vivantes s'éteignent peu à peu sans être racontées, qui tendent leurs doigts squelettiques pour toucher un visage ou deux en enjambant un siècle, et dont le murmure s'unit aux voix fantomatiques (réelles ou trompeuses ?) venues d'ailleurs.

La maison blanchie à la chaux appartenait à mon grand-père, mort depuis de nombreuses années. Ma grand-mère l'habitait, refusant d'emménager dans l'une des demeures plus modernes de ses deux fils et de ses trois filles. Installée au premier étage, elle était parmi les dernières ombres vivantes à occuper les lieux. Le rez-de-chaussée restait verrouillé. Tout particulièrement une pièce humide et obscure, qui donnait sur une véranda à la peinture écaillée. Non seulement les portes de cette pièce étaient équipées de lourds cadenas rouillés, mais les deux douzaines de placards de bois qui s'y trouvaient étaient eux aussi fermés à clé.

Lorsque ma grand-mère était de bonne humeur, et si elle estimait que celui de ses petits-enfants venu lui rendre visite le méritait, elle descendait l'escalier, un trousseau de clés – qui s'entrechoquaient comme des bracelets – à la main et, avec un soin extrême, elle ouvrait les meubles. À l'intérieur, il y avait des livres, protégés par des boules de naphthaline glissées dans des petits sachets de plastique perforés. Des ouvrages en ourdou, en arabe, en persan, en hindi et en anglais. Mon grand-père, nous rappelait-on souvent, n'avait pas simplement été médecin. Il avait aimé lire des histoires et les raconter.

Le bruit courait que j'étais celui de ses petits-enfants qui avait hérité de sa passion pour les histoires. Chose étrange, car je ne connaissais pas la plupart des langues qu'il maîtrisait, réduites à

des ombres dans l'éclat que jetait la langue anglaise sur notre génération. Au fil des années, on m'ouvrit maintes fois les placards vitrés. Ce fut ici que je lus les premières rumeurs de l'histoire que je vais vous relater dans ces pages, tandis qu'un gecko aboyait sur un mur, qu'un papillon de nuit se cognait contre le faux ciel des fenêtres, et que le ventilateur de plafond, une antiquité, tour à tour cliquetait et soupirait.

Oui, dans ces placards, dans leurs recoins obscurs, dans les empreintes de doigts laissées sur la poussière des étagères, dans la course précipitée des poissons d'argent espiègles, dans le papier friable de ces livres roussis par le temps.

Pas dans tous les livres, cependant, parce que je ne lisais pas l'arabe et que je suivais paresseusement les leçons de persan et d'ourdou qu'on me dispensait en dehors des cours. À l'école, on ne nous enseignait que l'anglais et, non sans réticences, un peu d'hindi.

Puisqu'il y avait peu d'ouvrages en hindi dans la bibliothèque de mon grand-père et que ceux-ci étaient prétentieux, je lisais surtout les livres en anglais. Des traductions de classiques russes et français, ainsi que les Brontë, Austen, Collins, Dickens, Kipling et Conrad. Mais aussi des livres plus insolites, tels les *Mémoires d'un thug* de Taylor, *Notes à propos d'un thug : caractère et circonstances* de William T. Meadows, *Comment lire le caractère* de Wells, et les volumineux récits de Mayhew* sur les populations pauvres de Londres, dont ni moi ni personne à Phansa n'avait entendu parler auparavant.

Je crois que ce fut entre les pages de l'un de ces ouvrages que je trouvai les notes manuscrites en persan qui, une fois que je les eus déchiffrées – non sans mal et en me faisant aider –, m'apportèrent

* *Confessions of a Thug*, de Philip Meadows Taylor, 1839 ; *How to Read Character, a New Illustrated Hand-Book of Phrenology and Physiognomy* de Samuel Roberts Wells, 1870 ; *London Labour and the London Poor*, vaste enquête sur la vie des populations pauvres de Londres à l'ère victorienne, par le journaliste et chercheur Henry Mayhew, publiée en 1851.

les premières pièces du puzzle que j'ai tenté d'assembler dans ce livre. Et ce fut dans un autre de ces ouvrages que je découvris la petite coupure jaunissante, extraite d'un quotidien londonien, qui annonçait la disparition et la mort présumée de lord Batterstone, lors d'un voyage en mer à destination de l'Afrique. L'article était glissé dans un petit journal apparemment sans rapport, annonçant le meurtre par décapitation d'une « créole ou bohémienne » dans un endroit appelé Spitalfields, que personne à Phansa n'aurait pu placer sur une carte.

La coupure disait :

« Il nous faut aussi publier cette semaine, non sans affliction, la regrettable nouvelle du décès prématuré de lord Batterstone. Chercheur de renom en science phrénologique, il a été vu pour la dernière fois sur le pont du navire à vapeur *Good Hope*, lorsque celui-ci fut soudain pris dans un grain, à quelques heures seulement des côtes équatoriales du Congo. Dans sa cinquante-septième année et à la tête d'une expédition privée visant à explorer les régions les plus ténébreuses de l'Afrique, Son Excellence est, à juste titre, regrettée par ses pairs et profondément pleurée par ses amis et ses connaissances. »

Le reste de cette histoire romancée provient d'autres ouvrages de la bibliothèque, de Dickens à Mayhew, mais également de livres plus récents (lus beaucoup plus tard, dans d'autres bibliothèques) de Rozina Visram, Judith Flanders, Peter Ackroyd, Jerry White, Michael Moorcock, S. I. Martin, entre autres. Quelques rares fois, il est possible d'ouvrir les serrures du passé avec des clés enfouies dans le présent.

Quant aux notes en persan, écrites il y a plus d'un siècle sur des feuilles de papier rêches, pareilles à du parchemin, par un individu appelé Amir Ali, comment expliquer leur présence dans la biblio-

thèque de mon grand-père ? Lui avaient-elles été léguées ou les avait-il achetées pour sa collection ? Car mon grand-père, comme tant d'autres hommes de sa génération et de son milieu, collectionnait manuscrits et objets divers. Et de quelle manière ces notes, rédigées dans le Londres si lointain de la première moitié du XIX^e siècle, avaient-elles atterri dans une bibliothèque privée, revenant ainsi dans la région dont leur auteur était originaire ?

Ce manuscrit, naturellement, n'était pas suffisant. Un manuscrit ne l'est jamais. Il m'a fallu aussi combler les vides entre les notes – avec des voix que j'ai trouvées à portée de main, aussi surprenant que cela puisse paraître.

De la même manière que vous pourriez vous interroger sur la provenance de ces notes, vous vous demanderez peut-être si ces voix sont authentiques.

Comment puis-je répondre à cette question ? Ni moi ni vous n'avons jamais entendu les voix de l'Angleterre ou de l'Inde des années 1830. À mon sens, elles sont authentiques, tout autant que les voix des personnages rencontrés dans des ouvrages qui parlent d'autres lieux, comme, disons, l'Inde de minuit* éclairée par les mots de l'anglais. À l'instar des auteurs de ces autres personnages, mon écriture prend sa source entre textes et espaces, tandis que je me situe dans leurs espaces narratifs et eux dans le mien. Les relations que nous entretenons vont dans des directions opposées – ce qui explique, peut-être, que vous doutiez de mon authenticité. J'accepte vos incertitudes, avec un sourire hésitant. Et je vous réponds : qu'elles soient authentiques ou non, ces voix sont véridiques. Comme l'est, de manière générale, toute histoire qui vaut la peine d'être contée de nouveau.

C'est le fantôme d'une histoire vraie que je relate dans ces pages autrefois blanches.

* Allusion directe au roman de Salman Rushdie *Les Enfants de minuit* (1981), emblématique d'une certaine représentation de l'Inde par le biais d'un regard occidental.

Le passé : le texte

« VOUS ME DEMANDEZ, sahib, de vous faire le récit de ma vie ; récit que vous comprendrez, puisque vous êtes familier des coutumes singulières de mes compatriotes ; et si, comme vous l'affirmez, vous le destinez à enrichir les connaissances des vôtres, je n'ai nulle hésitation à le conter dans son intégralité... »

Le présent : le contexte

II

VOICI CE QUE JE VOIS À TRAVERS le temps et l'espace. Ce que je vois depuis le crépuscule de la bibliothèque de mon grand-père, entouré de Dickens et de Collins ; depuis une maison blanchie à la chaux, à Phansa. Je vois un lieu, à Londres, il y a plus d'un siècle de cela. En... quelle année sommes-nous... 1837, l'année du couronnement de la reine Victoria. Je vois une pièce. Je vois... qu'est-ce donc ?

Peut-être s'agit-il d'une chemise en loques qui pend à un clou planté dans une fenêtre à la vitre fendue. Ou bien d'un rideau en lambeaux, à travers lequel filtrent les résidus d'une lumière qui, ne cessant d'agoniser tout au long du jour, parvient encore, à cette heure tardive, à se faufiler dans la pièce depuis la cour crasseuse d'un taudis des bas quartiers.

L'homme est étendu sur un lit affaissé. Il porte des vêtements coûteux, ou du moins qui paraissent l'être dans cet endroit miteux. De même sont allongés un Chinois, un lascar à la longue barbe blanche et une femme à l'air hagard (leurs habits, à la coupe hasardeuse, sont plus élimés). Les deux premiers sont endormis, ou seulement à moitié éveillés, comme frappés de stupeur, tandis que la troisième attise une sorte de pipe pour essayer de l'allumer. Elle la protège de sa main squelettique, dirigeant son souffle sur l'étincelle rouge qui fait office de lampe dans la nuit tombante, et dont la lueur nous dévoile à peine son visage. Fripé, ratatiné, c'est celui d'une vieille femme dont le corps a pourtant l'agilité de celui d'une

personne plus jeune. Ses cheveux emmêlés forment des touffes, donnant l'impression que son crâne osseux est inégal et bosselé. Une odeur suave, écœurante, imprègne l'air.

– Une autre ? murmure la femme d'une voix râpeuse, en tendant la pipe vers les hommes. Z'en voulez une autre ?

L'homme bien habillé remue légèrement et répond par un geste de dégoût.

La femme rit, porte nonchalamment la pipe à ses lèvres et tire dessus.

– Il y viendra, dit-elle au Chinois et au lascar, qui ne paraissent pas l'entendre. Y finissent toujours par y venir. J'les vois arriver ici, ceux de son espèce, l'air irrité, et j'me dis, pauvre créature que j'suis, j'm'en vais en préparer une autre pour lui, car en voilà un gentleman. Pas comme vous autres, qui valez pas mieux qu'moi, même si j'ai rien contre vous. Au bout de que'ques années de poussière, de fumée et de labeur, qui f'rait la différence entre la couleur de vot' peau et la mienne ? Ah, mais lui, c'est un homme bien comme y faut. Et son âme charitable se rappellera, pas vrai, m'sieur, que les prix ont affreusement grimpé ces temps-ci. Et moi j'fais mes pipes avec de vieilles bouteilles d'encre, vous voyez, mes chéris – avec mes deux mains à moi –, et puis j'y fixe un embout, tout propre, m'sieur – r'gardez, comme ça –, et avec une p'tite corne en argent, j'prends ma mixture qu'est rangée dans c'dé à coudre... Vous trouv'erez pas beaucoup d'endroits comme çui-là, m'sieur. C'est moi-même qu'allume la pipe, avec mon souffle à moi, comme ça, voyez... Et v'là pour vous...

Elle vient de préparer une nouvelle pipe d'opium qu'elle essaie de tendre au gentleman, mais celui-ci la repousse si brutalement que l'objet tombe sur le plancher crasseux ; des braises se répandent, pareilles à des vers luisants libérés d'une bouteille, ce qui réveille le Chinois, lequel, imitant la vieille, se met à taper du pied pour les éteindre, tandis que tous deux marmonnent et lancent des jurons.

Notre gentleman se redresse et observe les déplacements sporadiques des braises qui fument et courent sur le sol, les pas lourds qui les écrasent avec maladresse et qui en éteignent une pour en faire tournoyer une autre dans l'air étouffant. Il ne sait pas qui il déteste le plus, lui-même, parce qu'il est ici, ou bien ces gens. Lorsque le Chinois, à la suite de l'une de ses tentatives engourdis, trébuche et le heurte, le gentleman le bouscule avec une telle violence que le vieux fumeur d'opium tout ratatiné rebondit sur le mur d'en face, se cogne à une casserole dans l'obscurité et s'écroule comme une masse, tout tremblotant, pour ne pas se relever.

La vieille femme est indignée. Elle tient un établissement respectable, déclare-t-elle, et même « les lascars, les Maures et les Chinois qui viennent ici sans savoir un mot d'anglais, m'sieur » ne se permettent pas un tel comportement en sa présence.

Le gentleman porte un doigt à ses lèvres et, de l'autre main, tend une pièce de monnaie. Il fait signe à la femme d'approcher. Une lueur rusée éclaire les yeux de la vieille, qui se glisse vers lui en minaudant. D'un bras, il l'empêche d'avancer et, sans lâcher la pièce, tâte les cheveux de la femme. Peut-être prend-elle ce geste pour une caresse. Elle s'efforce de produire des petits bruits appropriés, tout en affichant un sourire charmeur. Mais l'homme ne la caresse pas. De ses doigts habiles, il explore son crâne ; et si elle pouvait lever le regard vers lui, l'expression qu'il arbore la frapperait. Soudain, le gentleman la repousse. Alors qu'elle se met à protester de nouveau, cette fois d'une voix plus forte, il lui lance la pièce et quitte l'endroit.

Sur le lit affaissé, le lascar à la longue barbe ne s'est pas réveillé.

(Je le vois. J'entends distinctement son souffle rauque, dans la bibliothèque en partie bâillonnée de mon grand-père, à Phansa.)

2

L'HOMME, TROP BIEN HABILÉ POUR LE QUARTIER – mais peut-être n'est-il pas tout à fait considéré comme un gentleman dans des cercles plus raffinés –, traverse la cour crasseuse d'un pas vif, irrité, et bifurque dans une petite rue sale, en écartant un galopin de son passage. Celui-ci lui crie quelques mots, mais s'enfuit lorsque l'homme fait mine de s'arrêter avant de poursuivre son chemin en prenant soin d'éviter le crottin de cheval et les traces boueuses laissées par les voitures et les charrettes de toutes sortes.

Voyez. La nuit descend sur les rues de Londres, pareille à une obscurité vaporeuse, couronnée, un peu plus haut dans l'atmosphère, d'une brume paresseuse d'où gouttent de fines particules de suie qui se posent sur les vêtements et les cheveux d'un blond sale de notre gentleman à la tête nue. Il poursuit sa route ; ici, les rues sont sombres. Au bout d'un temps, il s'engage dans une voie plus large, où les lampes à gaz brûlent déjà dans les boutiques et où l'allumeur de réverbères parcourt allègrement le trottoir, sa longue perche en bandoulière, tel un fusil. Un autre virage et il est sur Old Baily's, l'avenue qu'ont longtemps préférée les moutons, le bétail et les bouviers repartant du marché de Smithfield, et sur laquelle, encore aujourd'hui, on compte parfois plus d'animaux que d'êtres humains – en dépit de l'appropriation par les bipèdes, au fil des années, des espaces publics pour leur seul usage et celui de leurs véhicules.

Environ cent mètres avant la menaçante masse de pierre de la prison de Newgate, près de Cock Lane, notre homme entre dans un pub, le Prize of War, dont l'enseigne est un chérubin de bois doré : un garçon nu et potelé, noirci par la pluie et la suie. Notre gentleman est un habitué de l'établissement – des individus installés à deux tables différentes lèvent leur verre dans sa direction et semblent lâcher un salut qui se noie dans les bruits de vaisselle, les allées et venues affairées – et le tenancier, à qui il manque un bras, lui adresse un signe de tête familier. La même chose que d'habi-

tude, dit notre homme, auquel on sert un mélange de deux bières dans une chope.

Dans cet endroit, il ne paraît plus aussi distingué que dans la fumerie d'opium. Quoique d'apparence plus soignée – moustache taillée et brossée, col ajusté, manchettes propres, menton rasé de près –, il est habillé comme la plupart des autres clients.

Le tenancier, qui essuie un verre avec un chiffon sale, ne lève pas les yeux, mais appelle notre homme du nom sous lequel il est connu : « John May. » Il ajoute, sans même un regard à ce dernier :

- Il est arrivé, ton monsieur Mystère.
- Déjà ?
- Ça fait un quart d'heure.
- Dans le salon habituel ?

Cette fois, le tenancier ne hoche pas la tête, mais lui adresse un sourire affecté. John May se hâte d'empoigner son verre et d'en vider la moitié d'un seul trait. Puis il se dirige vers une porte sombre, sa chope dans une main, essuyant du revers de l'autre ses lèvres couvertes de mousse.

John May – c'est ainsi que tout le monde ou presque l'appelle : ni John, ni May, mais toujours les deux à la suite – remonte un couloir sablé qui mène à un salon privé : une pièce habillée d'un tapis et si difficile à garder impeccable qu'on l'a camouflée sous un excès de plantes en pots et de gravures en couleurs de piètre qualité représentant divers régents et consorts, ainsi que sous une collection impressionnante d'animaux empaillés – deux renards, un cerf, une loutre ou quelque chose d'approchant, et même un poisson séché dans une vitrine. Dans un coin, en partie dissimulé par les ombres que projettent les flammes des bougies, un homme assez corpulent est assis dans un fauteuil, occupé à fumer. Ses lèvres entrouvertes sont étirées par un sourire figé et mauvais, pareil à celui d'un satyre. Lorsqu'il entend John May entrer, il se lève ; je remarque alors qu'il est plutôt d'âge mûr, quoiqu'assez bien conservé, et d'une mise si soignée – col de fourrure, chapeau de poids et de dimensions non

négligeables sous le bras, habit taillé dans des étoffes coûteuses – que John May se tasse manifestement et que, de sa main libre, il époussette ses vêtements pour les débarrasser de quelque invisible indignité. L'absence de chapeau lui donne l'impression d'être nu devant cet élégant satyre. Cependant, non, il ne s'agit nullement d'une créature mythologique : je m'aperçois qu'un masque couvre son visage. L'un de ces masques que les jeunes gens adoptent depuis quelque temps lors de certaines fêtes costumées. Un masque que déforme un sourire permanent.

– Vous êtes en retard, dit le corpulent gentleman.

Car il ne fait aucun doute que nous avons ici affaire à un spécimen authentique de gentleman, par la naissance et le maintien ; même son masque ne peut dissimuler cela. John May, qui s'était adressé au tenancier dans un anglais assez limpide, présente ses excuses avec un accent sur lequel pèse l'infériorité de quelque dialecte impossible à identifier.

– C'est difficile de trouver les Choses, surtout après l'affaire du petit Italien, et vous, M'lord*, vous n'en voulez qu'un bout et à certaines conditions...

John May déploie un effort craintif pour s'imposer.

– Et moi, monsieur, je vous paie cinq fois la somme que vous obtiendriez ailleurs pour la totalité des... Comment les appelez-vous, déjà... des Choses, sans jamais vous demander de quelle manière vous vous les procurez ni ce que vous faites des restes.

La brève tentative d'intimidation de John May s'évanouit ; sa voix se fait servile.

– Je vous en suis reconnaissant, M'lord ; je suis votre serviteur dévoué, Excellence, vraiment, croyez-moi. C'est juste que ce commerce est non seulement difficile – par le passé, il suffisait au ravisseur d'apporter ici, dans ce pub, une Chose dans un sac, et de la déposer sous la table pendant qu'on négociait le prix...

* Abréviation de « milord ».

Le gentleman, dont le masque ne parvient pas à dissimuler le dégoût que sa voix révèle, l'interrompt :

– Je préférerais ne pas connaître les détails de votre noble profession. Tout ce que je veux savoir, c'est si vous avez la... la Chose que vous m'avez promise.

– J'ai rencontré des problèmes, Excellence. Elle n'est pas... Je peux vous expliquer...

– Dix couronnes de plus vous permettraient-elles de surmonter ces problèmes, mon brave ?

La froideur cinglante de cette interruption n'échappe pas à John May. Une expression rusée traverse ses traits réguliers – loin d'être laids, peut-être manquent-ils de maturité. Il sort un grand mouchoir et s'essuie le visage. Il répond avec beaucoup d'empressement, les mots se formant avec trop de volubilité sur ses lèvres, qu'il ne cesse d'humecter entre deux phrases :

– M'lord, les cimetières sont parfois mieux surveillés que les banques, aussi bizarre que cela puisse...

– Je vous l'ai dit, monsieur, le coupe de nouveau son interlocuteur, avec davantage d'âpreté cette fois, et je vous le répète : les détails de votre noble profession ne m'intéressent pas. Annoncez votre prix et rapportez-moi la Chose.

– Quinze couronnes conviendraient parfaitement, M'lord.

Le gentleman lance, l'une après l'autre, quinze couronnes sur la table ; chaque pièce tourne sur elle-même en étincelant à la lueur des bougies. Le tintement du métal sur le bois résonne entre les deux hommes.

– Mais j'ai besoin que la... hum, la partie supérieure de la Chose soit prête à être exposée avant la prochaine réunion de ma Société. Comprenez-vous ? À être exposée et présentée. Et qu'elle s'avère aussi exceptionnelle que vous l'avez laissé entendre.

– Je vous assure, M'lord, rétorque John May avec animation, tandis qu'il ramasse les pièces et darde sa langue, tel un lézard à l'affût derrière une pierre, je vous assure que ce sera fait. Vous ai-je jamais

donné une raison de douter de mon intégrité ou de mon discernement ?

Il lève les yeux, s'attendant à une réponse de la part du gentleman, mais s'aperçoit qu'il est seul dans la pièce. La bougie projette des ombres muettes qui fouillent les coins, les animaux grimaçants, le lourd mobilier de bois, et fuient sur le tapis, semblables à des rubans de nuages. S'il n'avait pas les couronnes dans la main, John May croirait que M'lord n'a été qu'un pur produit de son imagination, un fantôme.



LA NUIT ENVELOPPE LES RUES DE LONDRES, ensevelissant même le tribunal et l'immensité de la prison de Newgate, tandis que chacun des deux hommes – John May et le gentleman qui l'a engagé pour lui procurer la Chose – s'éloigne dans une direction différente. Le gentleman fait quelques pas et, à l'intersection, sort un sifflet. Il émet trois notes aiguës ; un fiacre, qui à l'évidence l'attendait plus bas dans la rue, surgit des ténèbres et du brouillard. Le gentleman monte dans le véhicule sans regarder autour de lui, ni ôter son masque.

Après une autre chope de bières mélangées et une tournée de rhum chaud épicé avec le tenancier manchot et deux de ses connaissances, John May, dans un bref accès de prodigalité, hèle le premier cab venu pour se rendre à Virginia Row. Mais il en descend finalement plus tôt que prévu, juste avant que la voiture ne s'enfonce plus loin dans les quartiers sordides de l'est londonien, ce qui doublerait le prix de la course. Il poursuit à pied, en faisant par instants tinter les pièces dans sa poche. L'air s'est rafraîchi.

Si la nuit et le brouillard industriel de Londres ne nous empêchaient pas de distinguer John May – non plus que les bâtiments